

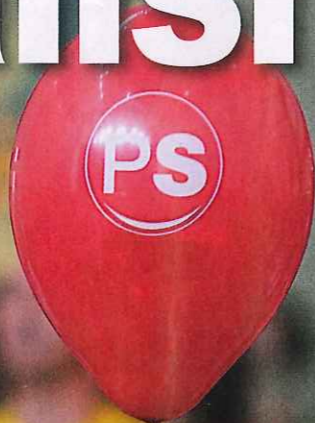


1885-2015

Les adieux au socialisme?

LE SOCIALISME

est impossible, aurait pu écrire Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues*.



Face au coup d'éclat permanent, incarné par Elio Di Rupo, les socialistes doivent pourtant retrouver la force de l'esprit pour reconquérir des militants plus que désabusés. Le PS n'est pas encore le parti affaibli et dépassé que l'on présente, mais il est moins une pour le changement...

PAR PIERRE JASSOGNE

Pas une semaine sans que le PS soit attaqué et bousculé sur sa gauche. Cela tire dans tous les sens : du PTB, de la FGFB où l'on estime, à l'instar de Marc Goblet, que le PS est devenu trop « technocratique », mais aussi des camarades. En interne, on dénonce, comme l'a fait Yvan Mayeur, le management du parti, en réclamant de l'ouvrir aux militants et aux élus. « On doit remettre la culture du débat et le questionnement à l'intérieur du PS, c'est essentiel. Et je vous le dis : il y va de la survie du Parti socialiste », dénonçait le bourgmestre de Bruxelles à nos confrères de *L'Echo*. Alors que le PS, plus qu'un autre, est baigné de discipline, ces querelles donnent l'impression que le parti connaît des difficultés profondes. Plus qu'à un dilemme de stratégie, il serait confronté à un vide d'identité comme le reste de la gauche européenne « tellement infiltrée par les idées libérales qu'elle ne dit rien ».⁽¹⁾

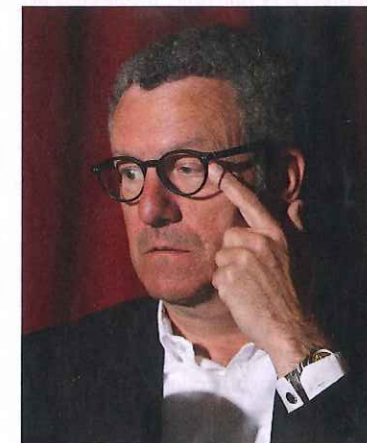
chit son discours contre le capitalisme sous la pression de la gauche radicale, mais participe à la libéralisation des services publics ou au contrôle drastique des chômeurs, sans inventer de nouvelles formes de régulation. Un parti à la limite de la schizophrénie, en somme, alors que les militants sont en demande de positions fortes. Aujourd'hui, le parti risque de s'isoler pour un bon moment au niveau fédéral. Mais pire encore, outre une perte d'influence progressive, on craint au boulevard de l'Empereur une érosion du pouvoir face à une droitisation de la société. « Le PS n'a jamais été un parti très idéologique. C'est historique, et cela n'a rien de neuf, rappelle toutefois le politologue Pascal Delwit (ULB). Mais soyons prudent, on donne parfois le sentiment qu'un parti qui n'est pas très fixé sur un cadre idéologique est plutôt à la droite de l'échiquier politique. Parfois, cela ne l'est pas. Car si vous regardez la famille socialiste

EN 2009, YVAN MAYEUR appelait déjà Elio Di Rupo à lancer une « vaste réflexion doctrinale ».

MARC GOBLET (FGFB) considère le Parti socialiste comme trop technocratique.

à l'échelon européen, le PS est assez à gauche, en réalité. »

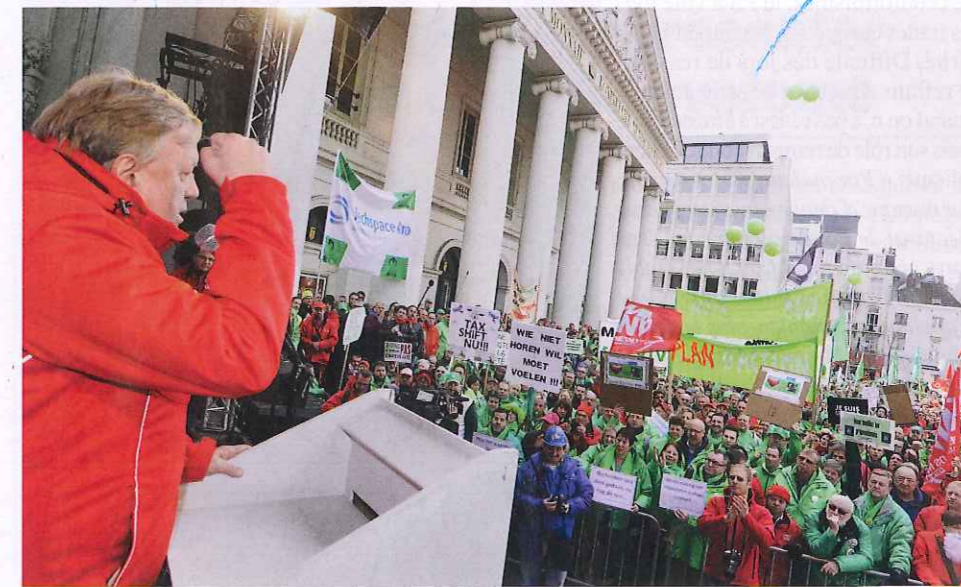
Pourtant, reste une amère impression pour les socialistes, celle d'un parti qui ne propose aucun renouveau idéologique suffisamment fort pour sortir de la routine gestionnaire ronronnante ou pour sauver une gauche européenne en panne de réflexion. Affaibli ou dépassé, le profil social-démocrate de Di Rupo apparaît sur-



tout comme un lourd handicap dans cette possibilité de « changer la vie ». Et pas seulement pour affronter le PTB... « Pour le PS, c'est difficile, reconnaît encore Pascal Delwit. Parce qu'il doit tenir compte de cette radicalisation. Il ne peut pas ignorer que, pour une partie de la gauche, il faut passer à l'offensive, même si en réalité, le contexte ne s'y prête pas. Cette

L'INCULTURE DU DÉBAT

Pourtant, en 2009, le même Yvan Mayeur adressait à son président de parti une lettre l'appelant à lancer « une vaste réflexion doctrinale »⁽²⁾, estimant que le socialisme devait revisiter ses options. Une missive restée aux déclarations d'intention... D'où l'impression d'un parti ambigu dans ses prises de positions, opportuniste dans les séquences d'indignation collective, le PS apparaîtrait même, selon ses détracteurs, comme un parti « liquide », dépourvu de noyau idéologique affirmé, mais détenant une grande capacité d'adaptation. Il gau-



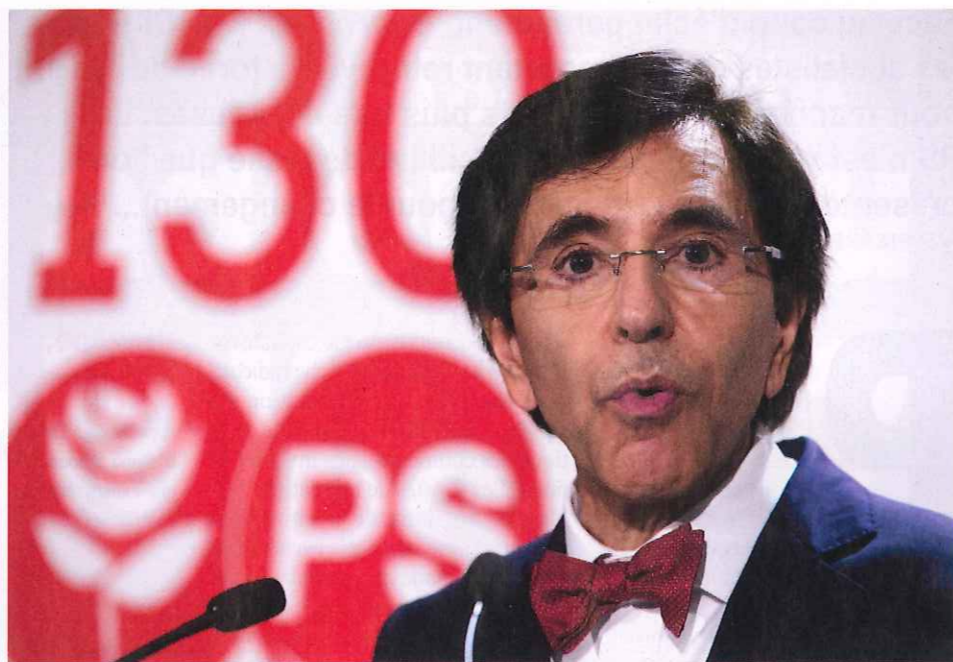
IDÉOLOGIE

situation n'est pas très différente de celle de la FGTB qui vit plus encore cette tension avec sa base, entre ceux qui pensent qu'ils ont le pouvoir de faire tomber le gouvernement par la rue et ceux qui affirment que les mouvements sociaux n'ont pas empêché le saut d'index ou l'allongement de l'âge de la retraite.»

Enfermé dans ses contraintes, le problème contemporain du PS est double : « D'une part, le contexte est mauvais pour la gauche. De l'autre, les choix qu'il a posés, il les a peu et mal expliqués. Sa longue présence au pouvoir a conduit à cela. Tout le parti a été investi au niveau gouvernemental (fédéral, régional, communautaire, provincial, communal). La gestion a été au cœur de tout, et les autres missions d'un parti comme celles de comprendre les nouvelles demandes sociales et d'expliquer les choix qui ont été portés au pouvoir ont été minimisées dans son action, voire parfois absentes. Tout l'enjeu du PS est là : reprendre pied avec différents segments de la population pour entendre ce qui se dit. »

CYNISME ELECTORAL

Il faut dire que le parti a déçu, en laissant passer des mesures libérales sans trop de difficulté. Dans le plus parfait des conformismes, le PS a voté tous les traités européens, instaurant l'austérité. Difficile dès lors de ressortir le refrain du « bain de sang social » quand on n'a pas réussi à être crédible dans son rôle de rempart contre le libéralisme. « Par pudeur, par désespoir, par manque d'analyse ou par cynisme électoral, le PS a maintenu du "sans nous, ce serait pire" (...) Il ne semble plus guère faire autre chose que d'appliquer de manière plus ou moins édulcorée les "bonnes pratiques néolibérales", tout en tentant localement d'essuyer les plâtres de la situation sociale et d'assortir sa pratique d'un discours de gauche »⁽³⁾, écrivait Jean Faniel. C'était en 2009. Aujourd'hui, le directeur général du CRISP constate que beaucoup de militants mettent toujours en avant une faiblesse de

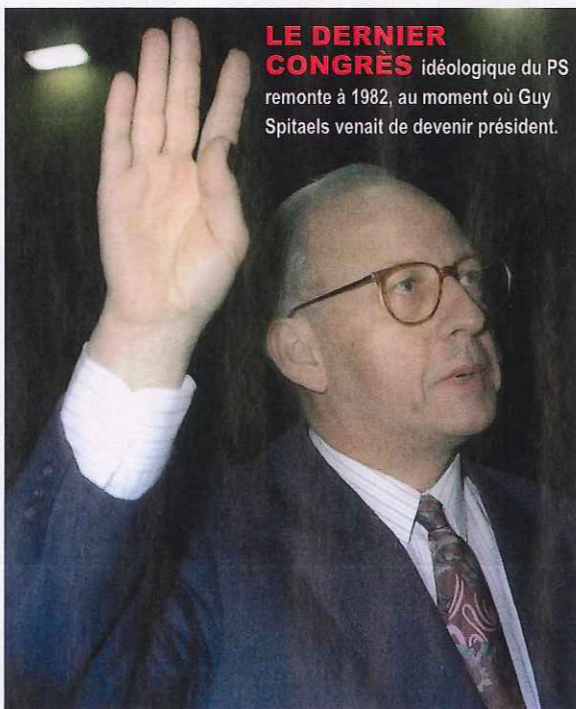


LA PRÉSIDENTENCE DI RUPO

a été le meilleur comme le pire en termes électoraux.

réflexion et de débat à l'intérieur du parti socialiste. « Le dernier congrès idéologique du PS remonte à 1982, au moment où Guy Spitaels venait de devenir président du parti. Moment où le PS est dans l'opposition au niveau national. Depuis lors, il n'y a plus eu d'ambition aussi importante. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de réflexion, mais il n'y a pas ce désir

de définir ou de redéfinir son programme, sa ligne idéologique. Peut-être y a-t-il la crainte de le faire ? » Selon lui, si le PS est l'un des partis qui s'affichent le plus à gauche en Europe, il est amené au pouvoir à faire les écarts les plus grands par rapport à son discours. « Prenons le cas de l'Europe. Paul Magnette et, dans une moindre mesure, Elio Di Rupo ont eu des propos critiques à l'égard de l'Union européenne et de la Commission en particulier. Au même moment, alors qu'il aurait pu en être autrement, étant donné qu'il ne s'agissait pas d'une question de gouvernement, quasiment tous les parlementaires socialistes ont approuvé l'adoption du Pacte budgétaire européen. Seule la députée Sfia Bouarfa vote contre, en critiquant tant le contenu du traité que la manière dont il a été ratifié, sans débat à l'intérieur du parti. » Les socialistes auraient-ils oublié qu'ils avaient le monopole du cœur depuis 1885 et la naissance du POB, le Parti ouvrier belge ? « En fait, l'histoire du PS est loin d'être linéaire. C'est un positionnement à gauche permanent. Il faut donc se méfier de l'idée que le PS serait moins à gauche aujourd'hui qu'hier. Par exemple, dans les années 60, les socialistes étaient nettement plus à droite qu'en 2015 », constate Pascal



LE DERNIER CONGRÈS idéologique du PS remonte à 1982, au moment où Guy Spitaels venait de devenir président.



Delwit. Une histoire faite de progression et de régression, donc. « Dès le départ, les socialistes savent très bien qu'ils ne seront jamais seuls au pouvoir. Mais est-ce une raison pour abandonner le pouvoir à la droite ? C'est toute l'idée du bouclier social. Et cela reste encore un élément de démonstration au PS puisque, de 1981 à nos jours, il y aura quatre

PAUL MAGNETTE chantré du socialisme productif en Wallonie ?

sauts d'index durant l'absence des socialistes au pouvoir. » En assumant sa posture de bouclier social, le PS est pourtant présenté systématiquement comme un mouvement conservateur par ses détracteurs de gauche comme de droite. « C'est parce que le PS est l'un des derniers de la mouvance socialiste classique en Europe à se présenter comme un

d'intérêts. Ici, cette connivence bon enfant passe comme une lettre à la poste, sans aucune distance critique. On accepte sans broncher ce triple poing levé au ciel, ce bloc socialiste, là où l'aveu d'un tournant libéral, pro-entreprise, pourtant appliqué par le PS, serait très mal perçu par le public. »

Malgré son leitmotiv progressiste, le conservatisme du PS tiendrait ainsi à la conservation de son logiciel idéologique immuable : toute remise au cause du statu quo doctrinaire comprendrait un risque légal d'hérésie, qui supposerait la perte imminente de « parts de marché » électorales. « C'est pour cela qu'il n'y a pas de remise en question. Le PS refuse âprement le contrôle technique tout en choyant son "oldtimer" qui, pense-t-il, roule toujours bien. Si "conservatisme" ou statu quo stérile il y a, celui-ci résulte donc de la machinerie interne du PS », poursuit Nicolas Baygert. Bref, le socialisme serait une idée qui ne ferait plus son chemin...

Puis, tandis qu'au Fédéral, le parti dénonce le capitalisme « austéritaire », au niveau régional, par contre, le PS n'a qu'un seul objectif : faire affluer les moyens pour

Le PS est l'un des derniers en Europe à se présenter comme un parti système



PLUS QU'UNE IDÉE, le socialisme n'est-il pas devenu un pur produit marketing ?

parti-système. Un parti pilier à lui tout seul, ajoute Nicolas Baygert, chargé de cours à l'IHECS et maître de conférence à l'UCL et l'ULB. Que dire d'autre quand on voit apparaître devant les médias l'union sacrée, le "triumvirat", syndicat, mutualité et parti socialistes, côte à côte. C'est d'ailleurs tout ce que les autres partis ont toujours reproché au PS et à la FGTB, à savoir d'être inféodé chacun l'un à l'autre. Il semble n'y avoir aucune gêne face à ces accointances qui seraient vues, dans d'autres pays, comme scandaleuses, frisant le conflit

relancer l'économie, en espérant, si possible, faire reculer le chômage. Du socialisme productif, en somme, un pacte de compétitivité que ne renierait pas un François Hollande, mais que n'avouera jamais un Paul Magnette. Pourtant, les socialistes wallons s'affichent, sans trop se poser de questions, comme « business friendly ». Il est donc loin le temps où « la Wallonie apparaissait alors comme le lieu de résistance face à une poussée de libéralisation de l'économie », comme le raconte l'historien Philippe Destatte⁽⁴⁾.



BUSINESS FIRST

« Elio Di Rupo entretient un rapport plutôt décomplexé avec le monde de l'entreprise, lorsqu'il s'agit du développement de la Wallonie ou de Mons, et ce, loin de la traditionnelle distance, voire méfiance, face au grand patronat belge ou aux géants comme Microsoft ou IKEA, rappelle Nicolas Baygert. Evidemment, comme militant, on peut regretter ce tournant libéral. Surtout quand au PS, on pratique une vulgate archéo-socialiste, ciblant les parvenus et désireuse de "taxer les riches" alors que, dans sa gestion socioéconomique, le parti semble avoir bien emprunté le même sillon libéral-social que la plupart des partis socialistes européens. La différence, c'est que, contrairement à ces derniers, ce tournant ne fut jamais pleinement assumé. On n'imagine pas Elio Di Rupo affirmer comme l'a fait François Hollande s'avouer social-démocrate ou ami des patrons, alors que dans les faits, c'est le cas. »

PASSÉ MYTHIQUE

Bref, entre pragmatisme partisan, choyant les entrepreneurs nécessaires au redéveloppement économique régional, et le discours du premier mai, il y a un gouffre. Dans la com' socialiste, il semble s'agir d'une ligne de démarcation infranchissable. « Outre Di Rupo, capitaine d'entreprise et gérant sa propre image comme une marque, on peut citer d'autres figures ambivalentes – des "requins d'affaires" – comme les Daerden (père et fils), Alain Mathot

ou Stéphane Moreau. Or, il subsiste toujours un besoin de "cacher ces businessmen que l'on ne saurait voir" par un voile tantôt rétro, tantôt folklorique surjouant le socialisme originel, égrenant un chapelet de poncifs marxisants, et répétant en boucle les victoires du passé. On mobilise un passé mythique, on ressasse le récit des acquis sociaux pour rassurer les militants sur l'ancrage à gauche, sur l'héritage du mouvement ouvrier. Et, étonnement, cela fonctionne. Le parti arrive encore à mobiliser les classes populaires, contrairement à ses homologues européens », ajoute-t-il.

Jusqu'en 2014, les fortunes électorales du PS ont été diverses, mais jamais le parti de Di Rupo ne sera mis hors jeu d'une négociation gouvernementale. Didier Reynders a essayé en 2007. Sans succès. Charles Michel y est parvenu. Serait-ce la fin de l'histoire ? « Ce qui caractérise la présidence Di Rupo, en termes électoraux, c'est

AU PS, IL SUBSISTE toujours un besoin de « cacher ces businessmen que l'on ne saurait voir ».

LA GAUCHE EST-ELLE dans un « trou noir » comme le prétend Philippe Moureaux ?

le meilleur et le pire. Il a obtenu un très mauvais résultat en 2007, 29 %. Et deux excellents résultats en 2003 et 2010, 37 et 38 %. La moyenne est bonne, mais c'est très chahuté, alors que si vous prenez les résultats du PS de 1965 à 1981, on est entre 35 et 36 %. Bref, c'était d'une grande stabilité. La nouveauté pour le PS, c'est donc le mouvement, analyse Pascal Delwit. Aujourd'hui, le PS n'est pas à l'abri de rester sous la barre des 30 %. Dans l'histoire belge, il n'a été devancé qu'une seule fois. C'était en 2007. C'était exceptionnel, et je ne crois pas que cela restera une exception. Il n'y a rien d'inscrit à ce qu'il reste le premier parti de Wallonie et de Fédération Wallonie-Bruxelles. Compte tenu des évolutions sociales, rien ne lui est promis. »

Paradoxalement, ce n'est donc pas l'identité socialiste qui poserait problème, mais bien sa dimension organisationnelle. « Avec ses multiples chapelles, le PS reste un paquebot difficilement manœuvrable, relève encore Nicolas Baygert. Ceci dit, dans une Wallonie à l'apparence quelque fois néoféodale, le PS conserve une position clé. Il continue à structurer les identités, à s'ériger en moteur de la vie sociale. Un peu comme l'Eglise catholique le faisait jusqu'au milieu du vingtième siècle. » La messe est dite. Reste à convaincre les fidèles...

■ PIERRE JASSOGNE

⁽¹⁾ Philippe Moureaux, *Le Soir*, 17 janvier 2009.

⁽²⁾ Yvan Mayeur, *Le Soir*, 26 août 2009.

⁽³⁾ *Le PS est-il populaire ?*, par Jean Faniel, *Revue Politique*, 2009.

⁽⁴⁾ *L'Encyclopédie du Mouvement wallon*, Institut Destrée, 2010.

